

Raven Nox

Humanité

**

Dernier Refuge

Roman Anthologique

Extrait gratuit

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette œuvre ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation préalable écrite de l'auteur, à l'exception de brèves citations utilisées dans le cadre de critiques ou d'analyses.

Chapitre 4

La marche

Ils avançaient à une lenteur insupportable, engloutis dans une masse compacte qui semblait s'étirer jusqu'à l'infini. La nuit était tombée sans qu'ils ne s'en aperçoivent vraiment, avalant les derniers reflets du jour et plongeant la procession dans une obscurité presque totale, si ce n'était les lumières artificielles des véhicules militaires et soldats encadrant le tout.

Désormais, la foule s'étendait à perte de vue, une marée d'humains comprimés dans un corridor de ruines. Devant comme derrière, il n'y avait plus de début ni de fin, seulement un flot continu de silhouettes pressées les unes contre les autres, prisonnières de la même cadence.

Eliott et Conor avaient maintenant avec difficultés leurs positions sur le flanc gauche de la horde, longeant les façades éventrées, comme des nageurs coincés contre la rive d'un fleuve déchaîné.

Les cris s'étaient éteints avec le temps. Les paroles aussi. Au début, chacun avait hurlé, appelé, imploré. Mais à présent, après des heures de marche, les voix s'étaient brisées, usées jusqu'au silence. Il ne restait plus que le bruit des pas, le frottement des corps, les souffles rauques de milliers de poitrines épuisées.

Les effondrements d'immeubles ne se faisaient plus entendre au loin, pas plus que les détonations orchestrées par l'armée japonaise. Les échos de chaos s'étaient évanouis, comme si la ville elle-même avait cessé de résister. Le seul son régulier qui subsistait venait des bulldozers militaires, ce bourdonnement grave et continu, lointain mais présent, qui labourait la nuit. Machines aveugles, elles ouvraient toujours le chemin, grignotant les ruines pour élargir le passage mètre après mètre.

Dans ce décor, le temps avait perdu sa consistance. Chaque pas ressemblait au précédent. Chaque visage croisé se confondait avec le suivant. Les gens marchaient parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, ni retour possible. Tous étaient entraînés vers une destination qu'ils ignoraient. La destination finale était une gare, quelque part, assez grande pour contenir ce flot humain. Mais personne ne savait laquelle. Peut-être Shinjuku, peut-être une autre. Peut-être nulle part. L'ignorance se lisait dans chaque regard, mais personne n'osait s'arrêter pour poser la question.

Le ciel, au-dessus, s'était voilé. La lune et les étoiles disparaissaient par instants derrière les nappes épaisses de poussière qui dérivait encore entre les tours disloquées. Parfois, une bourrasque dégageait le firmament, laissant apparaître des lueurs pâles, presque rassurantes, avant de replonger le cortège dans la nuit sale des gravats.

L'air empestait la suie et la sueur, rendant chaque respiration plus lourde. Les odeurs de chair blessée et de sang séché, portées par la masse, se mêlaient à celles des corps qui n'avaient plus la force de masquer leur fatigue.

Eliott avançait sans mot dire, ses yeux scrutant la ligne mouvante devant lui. Son esprit tournait à vide, incapable de penser à autre chose qu'au rythme de ses pas. *"Un, deux. Un, deux"*. Comme si toute réflexion était devenue un luxe dangereux. Conor, à ses côtés, pestait parfois à voix basse, mais sa voix aussi s'était raréfiée, avalée par l'épuisement. Leur seule certitude était celle-ci : la marche ne finirait pas avant d'avoir vidé la ville.

De temps à autre, un militaire surgissait du bord du chemin, silhouette casquée, fusil en travers de la poitrine, pour hurler un ordre bref, repousser ceux qui tentaient de ralentir. Mais ces éclats restaient rares. La plupart du temps, la colonne se déplaçait d'elle-même, comme un organisme unique, mue par l'instinct de survie et la peur de s'arrêter. Les regards étaient vides, les épaules basses, les pas lourds. Et malgré tout, tous avançaient, inexorablement.

Eliott leva un instant les yeux vers l'horizon obscur. Il n'y vit rien d'autre qu'une mer de dos et de têtes, ballottés au même rythme. Aucun repère, aucun phare. Juste cette masse vivante, piégée dans son propre mouvement, poussée par l'espoir muet qu'au bout, quelque chose les attendait vraiment. Mais au fond, une question lancinante restait sans réponse : et si ce bout n'existait pas ? *"Et si on rentrait jamais à la maison ?"*

Conor lui attrapa brusquement le bras, le forçant presque à s'arrêter. Eliott eut un mouvement de recul, aussitôt percuté par ceux qui suivaient derrière. Des épaules râlantes les bousculèrent, des voix agacées s'élevèrent, pestant contre leur ralentissement. La marée humaine ne pardonnait pas l'hésitation.

— *Tu fous quoi, Conor ? Avance, bon sang.* Gronda Eliott, le souffle court, ses traits marqués par l'épuisement.

— *Mais non, regarde !* Répondit Conor, plus excité qu'essoufflé.

Son bras se tendit vers une ruelle étroite, coincée entre deux immeubles effondrés. Là-bas, parmi les gravats, une silhouette se dessinait. Immobile. Assise contre un pan de mur fissuré. La poussière masquait ses contours, mais son immobilité tranchait avec la foule mouvante. Eliott plissa les yeux. Sa vision s'était stabilisée depuis l'accident, mais de loin, les lignes restaient encore floues, brouillées comme à travers un voile d'eau.

— *P'tain, c'est elle !* S'exclama Conor, un sourire carnassier éclairant son visage couvert de sueur.

— *Qui ?* Demanda Eliott, plus agacé qu'intrigué.

— *Nanami ! La belle d'hier, mec. Tu vois bien... elle, je la reconnaîtrais entre mille !*

Eliott resta silencieux un instant, observant la silhouette indistincte. Il ne distinguait pas ses traits, mais il connaissait assez Conor pour savoir qu'il ne se trompait pas sur ce genre de proie. D'ordinaire, Conor ne retenait ni les visages ni les noms. Ses conquêtes passaient, interchangeables, anonymes une fois conquises. *"Mais Nanami..."*. Nanami lui échappait encore. Et c'était précisément pour cela qu'il se souvenait d'elle. Un visage qu'il convoitait, s'imprimait forcément.

— *Et alors ?* Grogna Eliott, se crispant sous les coups d'épaule de la foule. *Avance. On nous bouscule.*

Conor ne lâcha pas son bras, au contraire. Sa poigne se fit plus ferme, ses yeux brillants d'une insistance presque enfantine.

— *Mais non, merde ! Regarde-la, elle a besoin d'aide !*

Eliott cligna des yeux, troublé une seconde. *“Aider ? Conor ?”*. Cette idée lui arracha presque un rire incrédule.

— *Depuis quand t’as envie d’aider les autres, toi ?* Lâcha-t-il, un sourire ironique au coin des lèvres.

Conor esquissa un rictus nerveux.

— *Depuis maintenant. Elle sera forcément reconnaissante.*

Et là, tout s’éclaira. La fatigue avait émoussé l’esprit d’Eliott, il n’avait pas fait le lien immédiatement. Mais désormais, la logique se révélait limpide.

Conor n’agissait pas par humanité. Pas par bonté soudaine. Il voyait déjà la scène : lui, tendant la main, héros improvisé au milieu du chaos, *“sauvant la belle Nanami”*. Et ensuite... il se servirait de cette dette, de cette reconnaissance transformée en offrande. Même dans l’apocalypse, Conor restait fidèle à ses pulsions. Toujours prêt à séduire, à conquérir, à posséder.

Eliott sourit doucement, un souffle bref lui échappant. Il leva une main et frotta ses cheveux poussiéreux, presque amusé par la prévisibilité de son ami.

— *Je vois...* Murmura-t-il. *Et c’est quoi ton plan, exactement ?*

Conor haussa les épaules, déjà en mouvement, tirant Eliott vers la ruelle.

— *On s’en fout ! On verra après. Allez, viens !*

Son ton ne laissait place à aucune contestation. Il n’y avait pas de plan, rien d’autre qu’une pulsion brute, un désir tenace de rejouer la partie même au cœur de l’effondrement.

Eliott le suivit d’un pas mécanique, les traits fermés. En vérité, il aurait dû partager l’enthousiasme de Conor, lui aussi afficher cette envie de poursuivre leur jeu de conquête, de lui montrer que c’était lui qui finirait par l’emporter. Nanami était belle, et la veille encore il la désirait. Il avait accepté sans hésitation d’entrer dans cette rivalité complice avec Conor, parce qu’elle avait réveillé en lui quelque chose qu’il n’avait pas voulu analyser, quelque chose de dérangeant, attirant : une étrange familiarité mêlée à un sentiment nouveau, qu’il n’était pas prêt à comprendre.

Mais là, maintenant, tout s’était effondré avec le reste. La fatigue l’écrasait, l’adrénaline brûlait ses dernières forces, et le simple désir lui paraissait dérisoire. Nanami, soudain, n’avait plus d’intérêt. Elle n’était plus qu’une silhouette égarée au milieu des gravats, et s’attarder pour elle, c’était surtout risquer du temps, risquer leur peau si une nouvelle secousse frappait. Ce constat glacé l’emporta : il n’avait plus envie de jouer. Mais ils ne partiraient pas sans Conor, alors il le suivit.

Ils se faufilèrent, s’écartant de la marée humaine, bousculés encore par les silhouettes qui râlaient derrière eux. La foule les emportait presque. Conor ouvrit la marche, fonçant, les épaules en avant, repoussant ceux qui s’accrochaient à leur cadence.

Ils étaient déjà en bordure de la horde, là où la densité se relâchait un peu, et il ne fallut que quelques bousculades pour s’extirper de la masse. Les protestations fusèrent derrière eux, des jurons, des mains levées, mais la horde, trop occupée à avancer, les oublia aussitôt. Eliott suivit, moins empressé, traînant légèrement les pieds. Non qu’il partage l’empressement de Conor, mais l’idée d’un répit, fût-il bref, l’attirait.

La journée avait été interminable, rythmée par ses heures comme intervenant, volontaire médical, usé par les blessés, les cris et le sang. Et quand l’effondrement était venu, tout avait empiré, décuplant la tension, le forçant à

courir, à réagir sans relâche, jusqu'à ce que son corps menace de céder. Une succession de chocs et de courses, un enchaînement de visions qu'il n'avait même pas eu le temps d'assimiler. Son crâne le lançait, ses pieds le trahissait à chaque pas, ses muscles tiraient dans ses cuisses, et déjà les courbatures, cette fatigue sale, s'installaient dans son corps. Il aurait donné beaucoup pour s'asseoir, ne serait-ce qu'une minute.

Ils franchirent le seuil de la ruelle. L'air y était plus épais, immobile, saturé d'une odeur de poussière et de rouille. Les gravats encombraient l'entrée, forçant à se faufiler entre des blocs de béton fendus et des poutres tordues. Le silence, soudain, contrastait avec le bourdonnement continu de la foule à quelques mètres seulement. Comme un repli hors du monde, une poche suspendue.

Eliott plissa les yeux. La silhouette s'éclaircissait à mesure qu'ils avançaient. Et bientôt, il la vit.

Adossée contre un pan de mur fissuré, elle semblait presque abandonnée, mais son corps tremblait, trahissant la douleur. Ses jambes s'étendaient devant elle, mais l'une demeurait immobile, raide, maculée d'un rouge profond qui avait imbibé le tissu jusqu'à la trame. La plaie formait un amas visqueux, épais, indéchiffrable mais inquiétant. Le sang continuait de suinter, lentement, dessinant dans la poussière des traînées sombres qui s'y perdaient comme dans du sable.

Son visage, tiré de souffrance, paraissait épuisé, vieillit de plusieurs années en quelques heures. Ses lèvres tremblaient, ses joues étaient couvertes de suie, et des zébrures noires marquaient sa peau, comme si la fumée l'avait brûlée de l'intérieur. Ses cheveux, d'ordinaire soigneusement attachés, pendaient en mèches lâches et emmêlées, collées par la sueur et le sang séché.

Elle paraissait étrangère à elle-même, méconnaissable, comme un fantôme recouvert de crasse. "*Laide...*", pensa Eliott, perdant un peu plus d'intérêt pour elle.

Ses mains reposaient sur ses cuisses, crispées par la douleur. Parfois, elle tentait de soulever légèrement son corps contre le mur, mais ses bras tremblaient trop et elle retombait presque aussitôt, la respiration sifflante, déchirée par la souffrance. Son regard, mi-clos, flottait entre conscience et évanouissement.

Eliott s'arrêta un instant, fixant la scène avec cette distance clinique qui lui appartenait. Il la voyait. Il voyait les détails. Mais il n'éprouvait rien de plus que la constatation d'un état. Une jambe blessée. Un visage abîmé. Un corps marqué par la fatigue. "*un poids mort qu'on va se traîner...*".

Conor, lui, n'eut pas un instant d'hésitation. Un sourire étira ses lèvres malgré la crasse, malgré la situation. Ses yeux s'illuminèrent de cette lueur qu'Eliott connaissait trop bien : l'excitation de la proie vulnérable, l'ivresse de celui qui se sent en position de sauver, donc de posséder.

— *P'tain, c'est bien elle.* Souffla-t-il, presque triomphant.

Eliott inspira profondément, détournant les yeux un instant. La foule, à quelques mètres, continuait d'avancer, ignorant cette poche de silence. Mais eux, ils étaient là, dans cette ruelle saturée de poussière et de sang, face à Nanami, effondrée, presque brisée.

Nanami les entendit approcher avant même qu'ils ne se dégagent des gravats. Elle tourna doucement la tête, ses yeux presque clos par l'épuisement

mais pétillants d'un éclat inattendu : de l'espoir. Ce reflet-là, Eliott le vit aussitôt.

Ce n'était pas pour lui qu'elle brillait, pas pour ce qu'il représentait. C'était le simple éclat d'une âme perdue qui croyait voir surgir de l'aide, un soutien, une main tendue dans ce chaos. Pourtant, cette nuance lui serra la poitrine d'un agacement amer, ou peut-être d'autre chose qu'il refusait encore de reconnaître. *“Non, ça fait juste chier !”*. Il n'avait pas envie d'être confondu avec un sauveur.

Conor, lui, interpréta ce regard autrement. Il le vit, il le goûta, et cela l'excita davantage. Il s'approcha sans hésitation, ses genoux raclant la poussière alors qu'il s'agenouillait à côté d'elle. Son sourire, marqué de crasse, n'avait rien perdu de son assurance. Il parla dans un japonais maladroit volontairement.

— へえ...大したことになってるじゃない、その足。 « Eh bah... c'est pas rien, ta jambe. » Souffla-t-il en la détaillant. ひどい状態だね。見せてくれる？俺は医者だよ。覚えてる？ « Dans un sale état. Tu me laisserais regarder ? Je suis médecin. Tu te souviens de moi ? »

Il n'attendit pas de réponse. Ses mains se posèrent déjà sur la blessure, palpant la chair meurtrie sans précaution. Nanami se raidit, un cri bref lui échappa, et son visage se déforma de douleur. Conor ne cilla pas.

Eliott observa, les bras croisés, et comprit aussitôt. Conor ne fixait pas vraiment la plaie, il ne s'intéressait pas à l'état clinique de la blessure. *“Non.”*. Il cherchait cette réaction-là. Cette crispation, ce cri étouffé. Il lui faisait mal exprès. Pas par sadisme absolu, mais par calcul. Parce qu'après la douleur, viendrait le soulagement. Après l'agression, il offrirait les soins, le baume, la douceur, et Nanami associerait ce contraste à un bienfait. Elle le remercierait d'autant plus.

C'était un stratagème, un vieux réflexe chez Conor. Un jeu qu'il connaissait par cœur. Eliott le savait. Conor n'était pas tendre avec ses partenaires, il n'avait jamais cultivé le romantisme ni l'attention délicate. Ce n'était pas un adepte des sévices gratuits, mais un sadique méthodique, il aimait ce pli de douleur sur un visage, cette crispation fugace, ce mélange de peur et de désir. C'était sa manière de dominer.

Et, une fois le manque trop violent, il se tournait vers les hommes. Là, c'était encore plus évident : il ne les préparait presque pas, puis il les prenait avec brutalité, les poussant sans douceur, savourant la résistance, la crispation des corps maintenus, dominés. Cette douleur mêlée au plaisir, il s'en délectait avec une joie trouble, et sa jouissance s'élevait d'autant plus haut que l'autre peinait à suivre. Puis après il les soignait, rendant leurs dépendances plus fortes.

Dans un sens, Eliott pouvait comprendre. Les rares fois où lui-même avait couché avec un homme, ce n'était pas pour combler un manque de tendresse. C'était pour la domination. Pour ce pouvoir cru, immédiat, qui décuplait le plaisir lorsqu'il s'imposait, lorsqu'il contrôlait. Ils partageaient cette pulsion-là, d'une certaine manière. Mais ici, face à Nanami, il ne ressentait rien de tel. Pas le frisson, pas la complicité tacite de ce jeu. Rien que de l'ennui et une irritation sourde.

Car ce n'était pas le moment. Pas maintenant. Chaque seconde perdue comptait. La foule avançait toujours à quelques mètres de là, et eux s'en détachaient dangereusement. S'arrêter pour jouer les héros, pour tester un stratagème de séduction au milieu des ruines, c'était absurde. Et voir Nanami

souffrir ainsi, inutilement, avec préméditation, le dérangeait. Pas au point de réagir. Mais assez pour le crisper, pour froncer les sourcils, pour sentir que quelque chose en lui résistait à cette mascarade.

Conor tâta ses poches, sentant tout ce qu'il avait glané au cours de la journée : de quoi improviser des bandages, quelques compresses poussiéreuses, et surtout une petite seringue de morphine, précieuse comme de l'or dans ce chaos. Eliott possédait la sienne également, c'était obligatoire, ils en avaient tous reçu le matin même, lorsqu'on les avait jetés sur le front médical improvisé. La Coalition voulait des volontaires efficaces, capables de calmer un blessé avant de l'évacuer. Mais ici, dans cette ruelle étroite, tout prenait un autre sens.

Eliott se laissa glisser contre le mur, en face de Nanami, ses jambes lourdes étendues devant lui. Il observait la scène avec une lassitude glacée. Conor s'affairait déjà, penché sur elle, sa voix prenant ce ton faussement rassurant qu'Eliott connaissait trop bien, mais auquel Nanami, elle, semblait se raccrocher. Le souffle court, Conor la détaillait, son regard glissant le long de sa jambe blessée, sur le tissu imbibé de sang. Il fronça les sourcils, sembla chercher comment formuler, puis balbutia dans un japonais heurté.

— ナナミ……ズボンを脱がなきゃ。全部だ。《 Nanami... faut enlever le pantalon. Tout. 》

Il montra la jambe, la cuisse, le genou, mimant le geste pour se faire comprendre. Et ajouta, d'un ton faussement rassurant

— 下にほかの傷があるかもしれない……。それか、傷がもっと広いかも。確認しなきゃ、いい？ 《 Peut-être qu'il y a d'autres blessures dessous... ou si la plaie est plus grande. Faut voir, d'accord ? 》

Elle ne répondit pas. Son souffle était court, à peine perceptible, sa tête inclinée sur le côté. Conor étira un sourire non contrôlé avant de l'effacer, puis il inspira fort, reprit plus doucement, comme pour la convaincre un peu plus, pour justifier ses gestes.

— 痛いけど……あとで楽になる。治療しやすくなるから。《 Ça va faire mal... mais après, ce sera plus simple, c'est pour mieux te soigner. 》

Il parlait bas, sans savoir si elle l'entendait encore. Ses mains déjà prêtes au-dessus du tissu imbibé de sang.

— 動くなよ……ゆっくりやるから。《 Allez, bouge pas... je fais doucement. 》

Les doigts de Conor se saisirent alors du pantalon, et il tira d'un geste sec mais lent, arrachant le vêtement de ses hanches sans attendre de véritable accord.

Nanami serra les dents, son visage se crispant sous l'humiliation et la douleur, mais elle finit par se laisser faire, son souffle tremblant ponctuant chaque mouvement. *"Pervers !"*, pensa Eliott en souriant, sa main cachant son expression.

Il avait compris tout de suite. Un seul regard lui avait suffi. En tant que médecin, il savait que la blessure de Nanami ne justifiait pas qu'on lui retire entièrement le pantalon. Une plaie au mollet, même profonde, se traitait sans déshabiller le patient. Il suffisait de palper les cuisses à travers le tissu pour confirmer l'absence d'autres lésions. C'était évident. Trop évident. Conor le savait aussi. Mais il voulait en profiter. La rendre vulnérable. Se rincer l'œil sous couvert de secours.

Le vêtement glissa le long de ses cuisses, dévoilant une peau violacée, tachée de sang séché. L'odeur métallique monta aussitôt, mélangée à celle de la poussière et de la sueur.

Eliott observa sans broncher, presque amusé par le sang-froid calculateur de Conor. Il connaissait ses manœuvres par cœur : retarder le soulagement, accentuer l'angoisse, pour mieux récolter la gratitude quand la douleur se dissiperait enfin. Tout était pensé, réglé.

Mais en voyant le corps de Nanami se dénudé, son sourire complice, amusé, disparut sans qu'il ne comprenne pourquoi. Habituellement, Eliott aurait laissé faire. Pire, il aurait trouvé la scène amusante, légère, même excitante. Mais pas cette fois. Pas avec elle. Voir Nanami en sous-vêtements, immobile, offerte à la lumière grise du chaos, pendant que Conor s'attardait sur sa peau sous prétexte d'examiner, lui serra la gorge.

Une colère sourde lui remonta au ventre. Il détourna les yeux, fixant au loin la horde qui avançait, silhouettes vacillantes noyées dans la poussière. Puis un gémissement de douleur le ramena d'un coup vers elle. Il tourna la tête.

Le pantalon peinait à glisser au niveau du mollet, Conor le faisait exprès, et Nanami souffrait davantage à chaque tiraillement, comme si perdre ce vêtement ajoutait une douleur de plus. Eliott fronça les sourcils malgré lui, un spasme traversa sa main, son corps prêt à se lever, mais il se retint. *"Arrête, tu t'en fous bon sang."*

Le sourire de Conor, léger, presque satisfait, l'irrita davantage. Il finit par retirer le pantalon et le jeta au sol, puis posa ses mains tâchées de sang sur la peau nue de Nanami. Eliott le voyait, malgré le masque du héros que Conor tentait de maintenir, son corps, ses micro-expressions le trahissaient : il aimait ça, bien plus qu'il n'aurait dû. Et Eliott sentit la colère lui vriller la tempe, son mal de crâne reprendre d'un coup, tandis que ce sentiment qu'il refusait toujours d'identifier l'agaçait jusqu'à l'étouffer.

Conor s'affairait à la soigner, ou du moins à le prétendre, appuyant volontairement sur la plaie à chaque geste. Le sang coulait à nouveau, poisseux, noirci de poussière. La blessure était immonde : presque la moitié du mollet arrachée, une entaille si large et profonde qu'on distinguait l'os lorsqu'il écartait la chair. Eliott sentit son estomac se contracter.

Conor se mit à bander la jambe, serrant peut-être plus fort qu'il ne le fallait, et Nanami laissa échapper un nouveau gémissement étouffé. Son visage, marqué de traces noires et de mèches emmêlées, se crispa dans une expression de souffrance que Conor savourait intérieurement. La morphine, il la tenait en réserve. Elle n'y aurait droit qu'une fois les pansements fixés, quand son corps serait déjà au bord de la rupture. Alors, l'apaisement paraîtrait miraculeux, et Conor deviendrait l'homme providentiel.

Eliott, lui, resta en retrait, silencieux.

Mais il sentit son regard. Celui de Nanami. Elle luttait contre la douleur, ses yeux humides cherchaient un point d'ancrage. Et c'était lui qu'elle fixait. Pas Conor, pas ses mains qui tripotaient sa plaie. Non. Lui, Eliott, assis dans l'ombre, spectateur désintéressé. Ses prunelles se posèrent sur lui avec une intensité trop forte, trop insistante, comme si elle voulait détourner son esprit du calvaire en s'accrochant à son visage.

Il soutint ce regard quelques secondes, les paupières lourdes. Cela l'agaça presque aussitôt. Il n'avait pas la force de faire semblant, pas l'énergie de

sourire, de se montrer courtois, d'arborer son masque habituel. Tout son corps criait la fatigue et la colère. La journée avait déjà été un enfer, il n'avait plus d'espace pour jouer les hommes charmants. Plus de façade à offrir. Et voir Conor la toucher plus qu'il ne devait, ajoutait une pointe d'amertume qu'il ne voulait pas comprendre dans ses émotions déjà à bout.

Il fronça les sourcils, exaspéré par cette attention non désirée. Ses mots sortirent secs, tranchants, plus durs qu'il ne l'aurait voulu.

— *Quoi ?!*

Le son claqua dans l'air stagnant de la ruelle. Il n'avait pas parlé en japonais. D'abord, il crut que c'était par indifférence, parce qu'il se moquait d'elle. Mais au fond, quelque chose de plus ancien, de plus instinctif, l'avait poussé à répondre en français, un réflexe, presque intime, familier. Mais il n'y prêta pas davantage attention, l'esprit déjà brouillé par la fatigue, la douleur de ses propres blessures, et ce tumulte d'émotions qui s'entrechoquaient en lui sans origine claire.

Nanami sursauta légèrement, ses lèvres s'entrouvrant comme si elle allait répondre, mais aucun son n'en sortit. Elle détourna alors la tête, gênée... ou peut-être déçue.

Conor, concentré sur ses gestes, jeta à Eliott un regard bref, amusé. Pour lui, tout cela n'était qu'une scène de plus, une pièce de théâtre où chacun jouait un rôle. Nanami souffrait, mais il en tirerait profit. Et Eliott, lui, s'enfermait dans ce silence irrité, spectateur malgré lui d'une mascarade qui ne l'intéressait plus et qui ne faisait qu'accentuer encore le faux vernis héroïque de Conor.

Le temps, lui, s'effiloçait, chaque seconde passée ici ajoutant une ombre supplémentaire au danger qui les encerclait.

Nanami leva doucement les yeux vers Conor, qui se retourna à demi vers elle avant de reprendre ses manœuvres. Son souffle saccadé trahissait encore la douleur, mais ses pupilles restaient vives, accrochées à ses gestes. Puis, sans prévenir, elle tourna à nouveau la tête, ses prunelles noires se posant sur Eliott de nouveau. Et ce fut dans un français hésitant, chargé d'un accent délicieusement charmant, qu'elle laissa tomber quelques mots.

— *Je me souviens... les Français qui sont arrivés hier soir.*

Le cœur d'Eliott eut un soubresaut. Juste un battement plus fort, plus rapide, qui déstabilisa son rythme intérieur avant de se rétablir aussitôt. "*Putain... son accent...*". Ce trouble, aussi fugace que brutal, le désarma. Il ne s'y attendait pas.

Conor, lui, saisit l'occasion avec une habileté presque théâtrale. Son sourire s'élargit aussitôt, et sa voix prit un ton triomphant.

— *Ah ! Tu te souviens de moi, ça fait plaisir. Je t'ai reconnue tout de suite, tu sais. Un visage comme le tien, même poussiéreux, ça ne s'oublie pas.*

Nanami détourna à peine le regard, et Conor en profita. Avec une compresse encore propre, sortie de sa réserve, il effleura ses joues dans un geste volontairement tendre. Son sourire se fit rassurant, presque protecteur, son visage adoptant cette expression de douceur parfaite qu'il savait si bien composer.

L'instant d'après, il acheva de fixer le bandage autour de sa jambe meurtrie et, enfin, retira la seringue de morphine de sa poche. L'aiguille perça la peau,

le liquide se diffusa, et presque aussitôt Nanami laissa échapper un soupir tremblant.

Ses traits se relâchèrent, ses épaules retombèrent contre le mur. Son corps tout entier, tendu comme un arc, s'abandonna à la détente, soulagé par l'anesthésie brutale qui lui rendait une illusion de répit.

Eliott fronça les sourcils, plus irrité encore. Il ne comprenait pas vraiment d'où venait cette colère, mais elle grondait, tenace. Et malgré lui, la pensée traversa son esprit, limpide, acide : *"putain... il aurait pu lui donner dès le début. Elle souffre."*

— *Tu parles français, alors.* Reprit Conor en rangeant la seringue avec un clin d'œil. *Tu as un très joli accent. Tu aurais pu le dire avant... j'aurais évité de me ridiculiser avec mon japonais massacré.*

Il feignit un rire gêné, jouant la comédie du séducteur maladroit. Nanami le regarda encore une fois, hésitante, puis ses yeux glissèrent vers Eliott.

— *Désolée... je vous ai pas reconnus tout de suite, à vrai dire...*

Elle parla doucement, sa voix encore alourdie par la fatigue et la douleur, mais assez claire pour qu'il n'y ait pas d'équivoque. Eliott resta muet, l'observant d'un œil sombre.

— *Tant fais pas.* Répondit Conor. *Je disais ça juste pour te détendre un peu. Tout va bien maintenant, je t'ai sauvée. Et je vais t'aider à sortir d'ici. Alors respire, tout va bien maintenant, je suis là.*

Son ton se voulait rassurant, mais il sonnait comme une affirmation. Comme s'il s'octroyait déjà la place de sauveur, incontournable, nécessaire.

Eliott, sans même s'en rendre compte, grimaça. Une brève crispation, presque imperceptible, qui durcit ses traits l'espace d'une seconde, invisible pour la plupart, mais pas pour Nanami. Elle le vit, et ce simple détail la troubla.

Lui, au contraire, ne fit plus aucun effort pour masquer cette réaction. Il la sentit remonter, cette tension sourde, cette colère sans nom, et cela l'irrita davantage encore. Ne pas en comprendre la cause le rendait fou. Alors il décida de lui en donner une, d'y apposer un visage, une raison. *"Nanami."* Elle deviendrait l'origine de cette fureur absurde. Il n'avait plus la force de jouer au compagnon parfait. Alors il parla, d'une voix sèche, tranchante.

— *Conor... Dans les règles des autorités, il est interdit de s'arrêter pour les blessés. Tu t'en souviens ? On l'a lu.*

Sa voix claqua comme un rappel froid. Conor se tourna aussitôt, son regard noir se plantant dans le sien. Ce n'était pas une simple contrariété. C'était une accusation muette, un avertissement. Eliott connaissait ce regard par cœur, il sous-entendait : *« ta gueule, tu vas tout gâcher »*.

— *On peut bien aider quelqu'un qui en a besoin.* Répliqua Conor, faussement indigné. *Ceux qui ont écrit ces règles n'ont pas de cœur. Moi, je n'abandonnerai jamais personne derrière.*

Il posa ces mots avec emphase, comme une proclamation solennelle. Ses yeux s'embrasaient d'une conviction feinte, une pirouette parfaite de mensonge.

Eliott ne put retenir un bref éclat de rire, un souffle sarcastique qui franchit ses lèvres malgré lui. Il se mordit aussitôt la joue pour l'étouffer, mais Conor le fusilla d'un autre regard accusateur, plus lourd encore. Ce qui amusait Eliott, c'était cette mise en scène, cette manière de se draper dans une vertu qu'il n'avait jamais possédée. Conor n'avait jamais aidé qui que ce soit par pure

bonté. Ils n'avaient pas cessé, depuis le début de l'effondrement, d'ignorer, repousser, parfois frapper ceux qui les ralentissaient. Et voilà qu'il se proclamait héros de la fin, chevalier des ruines. *"Une comédie grotesque."*

Pourtant, cette ironie se dissipa vite dans la gorge d'Eliott. Le temps pressait. La foule avançait, et eux restaient là. La morphine achevait d'endormir la douleur de Nanami, mais elle ne tiendrait pas longtemps. Chaque minute d'arrêt augmentait le risque d'être pris dans un nouvel effondrement, une explosion, ou pire, abandonnés loin du flot humain.

Eliott se redressa, épousseta ses mains et déclara d'une voix sèche.

— *Eh bien, monsieur le héros... on décolle. Porte-la si ça te chante. Mais il faut rejoindre le train.*

Ses mots tombèrent, lourds, sans appel. Conor resta un instant immobile, la mâchoire contractée, partagé entre l'agacement de ne pas comprendre pourquoi Eliott laissait tomber son masque devant Nanami et le plaisir malsain de poursuivre la comédie, de se poser en rempart pour elle, face à l'homme qui la repoussait. Il se délectait à l'idée de passer, pour une fois, pour l'homme aimable, attentionné, face à celui qui s'apprêtait à abandonner une blessée.

Nanami, elle, ferma les yeux, laissant son corps s'abandonner à la morphine et au destin qui se dessinait.

Et Eliott, debout, les observait toujours avec cette froideur distante qui lui collait à la peau. Ni attendri, ni compatissant, mais en colère. Conscient en plus, qu'ils perdaient du temps à jouer une comédie absurde dans une ruelle pendant que la foule s'éloignait. Alors il avança d'un pas sec, se pencha vers Nanami et, sans douceur, lui saisit le bras. *"Peau douce..."*. Il la tira debout avec une brusquerie qui lui arracha une grimace violente et un cri étouffé, aigu, qui déchira le silence lourd des gravats.

Conor réagit aussitôt. Il bondit sur ses pieds, son visage se tordant d'une indignation théâtrale. Il passa un bras sous l'aisselle de Nanami, soulevant son corps frêle contre lui, et fit glisser son autre bras autour de sa nuque pour la soutenir. Dans le mouvement, il la tira un peu plus qu'il ne l'aurait dû, forçant presque son visage à s'enfouir contre son torse, comme pour la protéger, ou peut-être pour s'en approprier la proximité.

Son geste avait toute la douceur d'un protecteur improvisé, mais son expression trahissait une réprobation faussement sincère, comme s'il s'érigait en défenseur contre la brutalité d'Eliott.

Celui-ci, agacé, lâcha aussitôt son emprise, abandonnant la jeune femme entre les bras de son ami. Conor la soutint fermement, sa main glissant sous ses cheveux, effleurant la peau de sa nuque avec une familiarité qui fit tressaillir Eliott.

Il le regarda, le visage fermé, tandis que Nanami, la joue presque contre la poitrine de Conor, respirait difficilement, prisonnière de cette proximité forcée. L'image l'irrita plus qu'il ne voulait l'admettre. La mâchoire serrée, il détourna brièvement les yeux. Nanami, secouée par la douleur et par l'humiliation d'être ainsi manipulée, releva brusquement le visage. Ses yeux brillaient d'un éclat colérique, et dans un japonais tendu, elle cria.

— *体が問題なんだよ！* « Mais c'est quoi ton problème ! »

Sa voix vibra, fragile mais chargée d'une rage inattendue, comme si ses nerfs avaient trouvé dans la douleur une force temporaire. Eliott se figea, ses sourcils se rapprochant en un froncement dur. Les mots n'étaient pas tous

clairs pour lui, mais le ton suffisait. Son irritation, contenue depuis trop longtemps, éclata.

— *Toi ! Répondit-il sèchement. Toi, tu vas juste nous ralentir, c'est tout. On y va maintenant, et si tu peux pas suivre, tant pis pour toi. Conor a déjà assez fait.*

Il avait craché ces mots avec une colère qui le surprit lui-même, bien plus forte que prévu. Sa voix avait résonné dans la ruelle, sèche, coupante, laissant derrière elle un silence gêné. Même lui n'en comprenait pas la source. *"Pourquoi cette rage soudaine ? Pourquoi je peux pas garder le masque ?"*. Même Conor ne le reconnaissait pas, ne comprenait pas.

— *Mec...* Souffla-t-il d'une voix basse, presque un murmure.

Eliott tourna le regard vers lui. Leurs yeux se croisèrent, lourds, et il vit dans ceux de Conor une réprobation étrange, mêlée à une lueur calculatrice. Conor ne cherchait pas seulement à calmer le jeu, il lui envoyait aussi un avertissement muet : « il t'arrive quoi ? ». Les sourcils d'Eliott se froncèrent davantage, ses narines frémirent. Son souffle était court, désordonné, comme si l'explosion de colère avait brûlé l'air dans ses poumons. Il sentit sa propre retenue craquer, son masque d'indifférence voler en éclats. Et ce constat l'agaça plus encore.

Il détourna brusquement les yeux, incapable de soutenir plus longtemps ce duel muet. Ses mâchoires serrées grinçaient, son cœur battait trop fort, et il haïssait cette sensation de perdre sa maîtrise. Il inspira par à-coups, comme pour retrouver sa respiration, mais sa rage continuait de s'échapper par vagues. Enfin, il lâcha un souffle haché, détournant les épaules, et commença à avancer, ses pas heurtés martelant le sol.

— *C'est bon, ça me saoule.* Lâcha-t-il à mi-voix, plus pour lui-même que pour les autres.

Ses mots claquèrent comme une sentence, sans s'adresser à personne. Pas à Conor, pas à Nanami. Simplement à lui-même. C'était sa manière de remettre un couvercle fragile sur une colère qu'il ne parvenait pas à contenir. Il ne voulait plus parler, plus débattre. Il voulait seulement bouger, avancer, laisser derrière lui cette scène absurde qui menaçait de fissurer le peu de contrôle qu'il avait encore.

Nanami, dans les bras de Conor, restait immobile, les lèvres entrouvertes, son souffle court. Ses yeux, voilés par la morphine, embués de larmes à peine contenues, suivaient pourtant encore Eliott qui s'éloignait, sa silhouette raide se découpant dans la ruelle. Elle n'avait pas compris son geste, les mots, mais elle en avait ressenti l'intention : froide, tranchante, implacable. Et cela l'avait blessée presque autant que la douleur de sa jambe.

Conor, lui, esquissa un sourire discret, invisible à Eliott. Il resserra sa prise autour de Nanami, murmurant quelques phrases apaisantes à son oreille. Sa voix, douce, contrastait avec la dureté brute qui venait de s'exprimer. Il savait jouer sa partition, offrir l'inverse exact de son ami. Il soutenait, rassurait, s'imposait comme le pilier face à la colère.

Son regard suivit Eliott qui s'éloignait, et une satisfaction trouble naquit dans ses yeux. Cette scène, loin de le gêner, nourrissait son jeu. Il eut même la pensée absurde qu'Eliott l'aidait. Jamais cela n'était arrivé, mais peut-être, cette fois, faisait-il exprès. Peut-être qu'il voulait que Conor gagne.

La ruelle, saturée de poussière, retrouva le silence. Seul le pas d'Eliott résonnait plus loin, claquant contre les pavés comme une échappée rageuse.

Conor serra d'avantage Nanami contre lui, ses pas mesurés pour s'adapter au rythme bancal de la jeune femme. Elle boitait, chaque appui sur sa jambe meurtrie lui arrachait une grimace, mais elle s'efforçait d'avancer, haletante, soutenue presque entièrement par ce bras solide passé autour de sa taille.

Passer les débris de la ruelle fut une épreuve. Les gravats s'entassaient en montagnes irrégulières, des barres de métal tordues s'érigeaient comme des pièges. À chaque pas, Nanami vacillait, et Conor l'attrapait aussitôt, la soulevant d'un geste trop prompt, ses doigts glissants sur sa hanche, sur son flanc. Ses mains frôlaient sa peau plus qu'il n'était nécessaire, ses gestes frôlaient l'intime avec une insistance à peine voilée. Mais Nanami, concentrée sur sa douleur et sur l'effort, ne protesta pas. Son souffle rauque et ses yeux mi-clos laissaient deviner qu'elle n'avait pas la force de relever ce qui, dans un autre contexte, aurait éveillé son indignation.

Conor, lui, n'en paraissait que plus sûr de lui. Il tenait son rôle de sauveur avec un naturel déconcertant, ses mots, parfois chuchotés à son oreille, comme pour l'encourager à chaque pas, raisonnait dans le crâne de Nanami. Ses gestes, trop tendres pour être innocents, se répétaient. Une main qui pressait son épaule pour la hisser, un bras qui se resserrait un peu trop autour de sa taille, un mouvement de hanche qui rapprochait leurs corps. Nanami se contentait de gémir, de serrer les dents, de marcher malgré tout.

Ils finirent par franchir l'amoncellement de blocs, débouchant sur une rue plus praticable. Devant eux, la rumeur de la foule gonflait de nouveau. Le bourdonnement des milliers de pas, les murmures étouffés, l'avancée mécanique de cette marée humaine les happa presque aussitôt. Les silhouettes noires, serrées les unes contre les autres, défilaient à perte de vue, bordées par les casques et les fusils des soldats au loin. L'avenue dégagée s'ouvrait comme un gouffre, engloutissant ceux qui s'y engouffraient sans retour.

Et là, sur le bord, Eliott les attendait. Sa silhouette raide, immobile, se détachait de la masse mouvante. Les bras croisés contre sa poitrine, le regard sombre, il les fixait. Peut-être était-il encore en colère, peut-être n'avait-il pas digéré l'arrêt, la perte de temps, la mascarade de Conor, ce sentiment sans origine. Mais il était là. Il n'avait pas poursuivi seul.

Parce qu'abandonner Conor, "*ça, jamais*".

Eliott et lui avaient traversé trop d'années, trop d'erreurs, trop de nuits sans sommeil partagées dans l'amertume et la rage. Leur amitié n'était pas née dans la douceur mais dans la contrainte, dans la brutalité d'une vie qui ne leur avait rien offert. Des lendemains amers, "*des choix pourris*", des colères partagées, et malgré tout, ils s'étaient accrochés l'un à l'autre. Pas un amour tendre, pas une romance. Mais une loyauté brute, sans condition, forgée dans le mauvais monde. Une fraternité bancale mais indestructible. Le genre d'amitié qui ne s'effrite pas, peu importe ce qui se passe, peu importe les trahisons ou les rancunes.

Alors, même s'il haïssait ce qu'ils venaient de faire, même si Nanami représentait à ses yeux "*une perte de temps et un poids mort*", Eliott attendait. Parce qu'il n'y avait jamais eu personne d'autre. Conor était le seul être au monde pour lequel il éprouvait encore quelque chose qui ressemblait à de l'attachement.

Lorsque Conor arriva à sa hauteur, Nanami agrippée à son épaule, Eliott soutint son regard une seconde. Aucun mot ne fut prononcé. Leurs yeux se croisèrent, lourds d'une certitude muette : ils avanceraient ensemble.

Puis son attention glissa vers Nanami. Son regard sombre ne laissait place à aucun doute, ça colère avait une cible : elle.

Nanami pinça les lèvres, prisonnière de cette intensité, se noyant dans la noirceur de ses yeux. Puis elle cligna des paupières, et une larme glissa, lente, comme une réponse muette au regard d'Eliott : ce regard lui faisait mal.

Quelque chose se resserra en lui en voyant la larme glisser sur sa joue, un pincement, bref, inattendu. Mais l'émotion se mua aussitôt en haine lorsqu'il aperçut la main de Conor glisser sous la chemise de Nanami. *"Putain, quel pervers !"*

Eliott soupira, décroisa les bras, et s'écarta légèrement pour les laisser s'insérer dans le flot humain. La foule se referma autour d'eux aussitôt, les avalant dans son mouvement mécanique. Le bruit des pas reprit, monotone, étouffant toute pensée. Les silhouettes pressées collaient de nouveau à leurs épaules, les poussant en avant, ne leur laissant plus le choix.

Eliott reprit sa marche, en tête. Derrière lui, il entendait les souffles saccadés de Nanami, les mots bas de Conor pour l'encourager, le frottement des pas irréguliers. Et au fond de lui, une lassitude plus lourde encore se déposa, cette impression sourde qu'il venait de s'ajouter un fardeau de plus, un lien de trop, quelque chose qui désormais les enchaînait tous les trois un peu davantage.

Ils marchaient, pris dans le flux, incapables d'imprimer leur propre rythme. La foule avançait en bloc, comme un animal massif et sans volonté individuelle, et il ne leur restait plus qu'à suivre le mouvement.

La nuit, épaisse et grise, pesait sur eux, trouée seulement par les halos tremblants de quelques lampes militaires ou les phares lointains des bulldozers. L'air était lourd, saturé de poussière en suspension, qui collait à la peau moite et s'insinuait dans la gorge.

Nanami haletait. Ses cheveux collés à ses tempes par la sueur, son front humide, sa respiration sifflante rythmaient chacun de ses pas. Elle boitait toujours, sa jambe meurtrie l'obligeant à s'appuyer presque entièrement sur Conor. Chaque appui déclenchait une crispation, une grimace, parfois un gémissement étouffé qu'elle tentait de retenir, mais qui passait malgré tout. Son corps, fragilisé, tremblait par moment, et la morphine ne suffisait plus à masquer totalement la douleur.

Conor, le bras fermement passé autour de sa taille, continuait de la soutenir. Il ne lâchait pas l'occasion de resserrer son étreinte, de la maintenir contre lui, ses gestes toujours un peu trop proches, trop intimes pour n'être que médicaux. Ses lèvres se pinçaient parfois dans un sourire satisfait, ses yeux luisants dans la pénombre chaque fois qu'il sentait Nanami s'abandonner à son aide. Il marchait d'un pas assuré, presque fier de ce rôle, comme si chaque foulée confirmait son importance.

À côté d'eux, maintenant, Eliott suivait, les mâchoires serrées. Son regard passait de la foule oppressante à Conor, puis à Nanami, et il sentait en lui un agacement sourd, grossir, battre au rythme de ses pas. Le spectacle lui pesait : cette femme affaiblie, Conor trop proche d'elle, cette situation absurde où ils se mettaient volontairement en danger. Ses nerfs, déjà érodés par la fatigue, vibraient d'une colère à peine contenue. La sueur coulait le long de ses tempes

rougit par un sang séché s'humidifiant de nouveau de plus en plus, le poids des heures accumulées l'écrasait.

La marche semblait interminable. Les pas résonnaient en un battement unique, des milliers de talons frappants la chaussée au même rythme. Plus aucun cri, plus de paroles. Juste cette cadence hypnotique, ce souffle collectif.

Ils étaient des fourmis piégées dans une file infinie.

Puis, sans prévenir, un grondement monta à leur gauche. Eliott tourna la tête, d'abord intrigué, et comprit trop tard : un autre flot humain arrivait, déboulant par une rue latérale. La cohue, déjà massive, se dédoubla. Deux groupes distincts s'entrechoquèrent, se mêlant dans une confusion oppressante. Des coudes heurtèrent des épaules, des corps se pressèrent contre les leurs, la cohésion éclata.

En quelques secondes, leur fragile position sur le flanc de la horde disparut. Ils furent avalés par la masse, engloutis vers le centre. Impossible de maintenir leur bordure, impossible de respirer l'air un peu plus libre des côtés. Désormais, ils étaient noyés dans le ventre du monstre, compressés de toutes parts.

Eliott sentit son irritation monter d'un cran. Son espace, déjà étouffant, se réduisait encore. Ses bras frôlaient ceux de parfaits inconnus, des visages moites se collaient à son corps, et la progression, lente et désordonnée, devenait insupportable. Du haut de son mètre quatre-vingt-sept, il dominait la foule, surplombant les têtes des Japonais qui l'entouraient. Sa hauteur lui permettait de voir plus loin, de distinguer l'ondulation de la masse au-delà, mais cela n'apportait aucun soulagement : la promiscuité restait la même, étouffante.

Conor, à ses côtés, n'était pas beaucoup moins imposant, un mètre quatre-vingt-deux, ce qui le faisait lui aussi émerger de la foule compacte. Mais Nanami, elle, se perdait presque dans cette marée humaine. Sa silhouette frêle, sa tête basse paraissaient englouties, comme si la horde cherchait à la happer dans ses entrailles. Eliott la voyait disparaître à demi, avalée par les épaules et les torsos qui se pressaient autour d'elle, et cette vision accentuait encore son agacement, un malaise sourd qui lui collait à la peau.

— *Merde...* Pesta-t-il entre ses dents, les sourcils froncés, la mâchoire contractée.

Dans ce chaos, Conor lutta pour maintenir Nanami contre lui. Des corps les bousculaient, les poussaient dans tous les sens. Il resserra son bras, mais une poussée plus violente le fit trébucher légèrement. Ses doigts lâchèrent un instant, juste assez pour que l'équilibre fragile de Nanami vacille.

Elle bascula sur le côté, son corps prêt à s'effondrer au sol, happée par le mouvement collectif. Un cri étranglé lui échappa, ses bras battirent l'air pour chercher un appui.

Et ce fut Eliott qu'elle trouva.

Ses mains se refermèrent sur son bras, ses doigts s'agrippèrent avec la force désespérée d'une noyée. Eliott tourna la tête sous la pression soudaine, il la vit, essoufflée, les larmes traçants des sillons sur ses joues, et sentit son poids tirer sur lui, ses ongles s'enfoncer dans sa peau. Dans un réflexe, son corps réagit avant lui : il la retint d'un geste brusque, instinctif.

Nanami, la tête basse, incapable de distinguer à qui elle s'accrochait, se cramponna en haletant. Puis elle releva le visage, ses yeux, dilatés par la peur,

se figèrent sur lui. Elle se raidit aussitôt en comprenant que c'était Eliott qui la soutenait, sa bouche se contracta, et la terreur qui brûlait dans ses prunelles s'intensifia encore.

Leurs visages étaient proches, trop proches. Il vit la sueur sur sa peau, les cendres accrochées à ses cils, la douleur qui la déformait encore. Et dans ses yeux, un éclat brut : l'instinct de survie. Pas de reconnaissance, pas de séduction. Juste la peur animale de tomber et de disparaître dans cette masse sans fin.

Eliott sentit sa peau frémir, un léger tremblement qui parcourut ses bras jusqu'à sa nuque. Le vent se leva, faible, d'abord chargé de l'odeur âcre de la horde : sueur, poussière, peur, puis, soudain, une autre effluve s'en détacha. Subtile, plus proche : celle de Nanami. Une note légère de "*fleur de sakura...*", douce et familière, qui effaçait presque le reste. Son cœur accéléra sans qu'il le veuille. Il sentit la chaleur lui monter aux joues, imperceptible, et se surprit à inspirer plus profondément. Cette odeur... il la connaissait. Elle lui faisait du bien. Mais cette familiarité le mettait mal à l'aise. Eliott inspira violemment, son cœur cognant un peu trop fort dans sa poitrine.

Conor, quelques pas derrière, s'efforçait déjà de les rejoindre, repoussant les silhouettes qui les avaient séparés d'eux.

Eliott la maintint debout, ses doigts crispés sur ses bras, ses muscles tendus comme pour lutter contre une force invisible. La foule continuait de pousser, de se heurter, de les compresser de toutes parts, mais un instant de silence intérieur s'imposa à lui. Tout ce chaos, cette marée humaine, cette marche interminable... et voilà qu'elle, Nanami, dépendait de lui, pas de Conor. Sa main à elle s'accrochait à lui avec une force fébrile, ses yeux suppliants s'étaient plantés dans les siens, et il se trouva brusquement investi d'un rôle qu'il n'avait jamais voulu.

Et sans qu'il le comprenne totalement, ce sentiment d'agacement, cette colère sourde qui grondait en lui depuis des heures, s'atténua. Nanami, ce poids mort qu'il avait considéré comme une pierre attachée à sa chaussure, se révéla l'espace d'un instant être autre chose. Non pas un fardeau, mais une justification. Un ancrage inattendu dans un monde qui s'effondrait. Une présence qui, au lieu de le ralentir, calmait imperceptiblement la rage qui bouillonnait dans ses veines.

Il cligna des yeux, troublé par cette impression de calme. Sa poitrine se serra, et il sentit son cœur battre plus vite, cogner contre ses côtes avec une vigueur qu'il n'attendait plus. Ce n'était pas la peur, pas vraiment. Plutôt une tension étrange, un frisson qui l'irritait presque autant qu'il l'apaisait. Il détourna les yeux une seconde, inspira bruyamment pour reprendre le contrôle.

Puis, instinctivement, son corps décida à sa place. Sa main gauche glissa vers la hanche de Nanami, la maintenant fermement, tandis que sa main droite relevait son bras pour l'installer autour de son cou. Il la soutint avec une assurance qu'il n'aurait pas cru posséder quelques secondes plus tôt, comme si le geste lui venait naturellement. La chaleur de son corps se pressa contre le sien, et il sentit son souffle saccadé contre son biceps.

Il pencha alors la tête, presque malgré lui, ses lèvres frôlant son oreille. Sa voix, lorsqu'elle sortit, fut plus douce qu'il ne l'aurait voulu, presque fragile, comme si ses propres mots lui échappaient.

— *Je te tiens.*

Ce murmure se perdit aussitôt dans le vacarme sourd de la foule, mais Nanami l'entendit. Il le vit à la crispation de ses paupières, à la manière dont son souffle se suspendit une fraction de seconde avant de reprendre, plus calme. Elle se serra un peu plus contre lui, son corps tremblant cessant d'osciller dans tous les sens.

Eliott sentit alors une contradiction brutale l'envahir. Une partie de lui s'irritait de ce rôle imposé, de ce besoin d'attention qu'il n'avait pas choisi. Il n'était pas là pour sauver qui que ce soit. Pas là pour tenir, ni pour offrir de la douceur. Mais une autre partie, plus sourde, plus enfouie, éprouvait un étrange soulagement à se sentir indispensable pour elle, ne serait-ce qu'un instant. Elle,

Nanami, cette étrangère qu'il avait jugée inutile, lui offrait sans le vouloir une raison de tenir debout.

Autour d'eux, la foule continuait d'avancer, oppressante, implacable. Les pas martelaient la chaussée, les souffles collectifs formaient un son étouffant. Des coudes cognaient contre leurs flancs, des visages passaient trop près, mais Eliott ne lâcha pas. Il resserra même sa prise, son bras glissant davantage autour de sa taille, la tirant contre lui comme pour la protéger de la pression de la masse.

Il savait que Conor n'était pas loin, qu'il luttait pour les rejoindre, repoussé momentanément par le flux qui les avait séparés. Il savait aussi que Conor verrait, tôt ou tard, cette image : Nanami, collée à lui, ses doigts accrochés à son épaule, sa joue presque contre sa peau. Et cette idée fit naître en lui un frisson différent, plus joueur. Une étincelle de rivalité renaissait, contre son gré. *“Alors c'est ça qui a accéléré mon cœur ?”*.

Nanami avançait à petits pas heurtés, le souffle court, chaque mouvement de sa jambe raide lui arrachant une grimace qu'elle tentait de cacher. Ses doigts, pourtant, ne lâchaient rien : crispés sur l'épaule d'Eliott, ils s'y accrochaient comme à une bouée de survie, refusant de céder malgré la douleur. Elle avait cessé de tourner la tête, de chercher à comprendre le chaos autour d'eux. Ses yeux s'étaient figés sur le sol, sur ce bitume fissuré, poussiéreux, où chaque pas devenait une victoire. Son monde s'était rétréci à cela : un pied devant l'autre, ne pas tomber, ne pas disparaître.

Eliott tourna un instant la tête, cherchant Conor dans la marée humaine. Sa haute silhouette avait presque disparu, engloutie par les dos et les crânes tassés. Il songea à ralentir, à forcer le passage, mais la foule était une vague trop puissante. Les corps derrière eux poussaient, pressaient, les empêchant de s'arrêter. Alors il fut contraint d'avancer, Nanami calée contre lui, son pas synchronisé à celui des autres.

Soudain, un hurlement fendit la rumeur de la marche.

— *Ne monte pas dans le train sans moi !*

La voix de Conor, rauque et lointaine, jaillit au-dessus des têtes. Eliott aperçut un instant son visage, dépassant de la foule comme une bouée ballottée par la mer, avant qu'il ne disparaisse de nouveau. Un sourire bref, presque imperceptible, étira les lèvres d'Eliott. Un regard approbateur, muet, qu'il adressa à son ami sans être certain qu'il le verrait. Puis il se retourna, reprit sa marche, et se coula dans le rythme imposé par les milliers de pas.

Il soutenait Nanami avec précaution depuis des heures maintenant, sans la brusquer, ajustant son allure à la sienne. Chaque fois qu'elle fléchissait, il resserrait son étreinte, la redressant d'un geste sûr.

Son bras passait autour de ses hanches, et ce fut seulement là qu'il le réalisa : sa paume, dans la pression de ce soutien, reposait sur un morceau de peau nue, juste au-dessus de sa hanche où le tissu s'était relevé.

La sensation le surprit. C'était doux. Trop doux. Un détail insignifiant, mais qui, dans le tumulte, se grava dans sa conscience. Il tiqua, un frisson remonta sa colonne vertébrale. "*Merde... Depuis le début ?*", pensa-t-il, irrité de cette réaction. En d'autres temps, en d'autres lieux, il aurait apprécié cette proximité. Peut-être même en aurait-il tiré un frisson d'excitation, comme il le faisait si souvent, incapable de se priver d'un jeu de séduction.

Mais là, non. Ce n'était pas ça. Ce n'était pas du désir. Ce fut une gêne soudaine, brutale, une honte presque. Comme s'il profitait malgré lui de cette femme en détresse, comme si ses doigts devenaient coupables simplement parce qu'ils touchaient sa peau dans ce contexte. Son cœur battit plus fort, pas d'envie, mais de malaise. "*Pas comme Conor... bon sang !*".

Alors, dans un geste sec, il tira le tissu vers le bas, couvrant la peau dévoilée. Il laissa sa main reprendre sa place, sur le vêtement cette fois, serrant un peu plus fermement, comme pour effacer l'impression précédente. Nanami, concentrée sur son souffle et sur ses pas hésitants, ne sembla rien remarquer.

Mais lui, il le sentit : ce micro-frisson intérieur qu'il ne comprenait pas, cette confusion émotionnelle qui le dérangeait plus que la foule, plus que le chaos.

Il détourna la tête, cherchant à fixer ses yeux sur autre chose : les lueurs militaires au loin, le balancement hypnotique de la foule, la poussière qui s'élevait sous des milliers de pas. Tout, sauf elle, sauf cette proximité qui lui imposait un trouble dont il n'avait ni l'envie ni la force d'analyser le sens.

Il sentait le bras de Nanami peser lourdement sur son épaule, comme une chaîne invisible qui l'enserrait et l'obligeait à tenir droit malgré la fatigue. Ses doigts tremblaient légèrement à force de s'accrocher, mais elle refusait de lâcher. Puis, d'un geste hésitant, son autre bras se glissa vers l'avant et attrapa son t-shirt au niveau de l'abdomen. Sa poigne, faible mais tenace, froissait le tissu, le tirant contre elle pour trouver un équilibre.

Eliott comprit alors. Elle était trop petite, beaucoup trop basse par rapport à lui. Avec ses un mètre soixante tout juste, Nanami devait se hausser presque sur la pointe des pieds pour passer son bras autour de ses épaules. Sa jambe blessée, déjà en feu, supportait mal cet effort absurde. La position devait être un supplice pour elle.

Il serra la mâchoire, crispé par cette évidence. Il ne savait pas quoi faire, pas comment arranger cette situation sans la laisser tomber.

Un instant, une pensée froide et rapide traversa son esprit. "*C'est chiant... je devrais la lâcher*". L'idée claqua dans son crâne, brutale, presque logique. Mais aussitôt, une autre sensation, plus sourde, l'écrasa. Son cœur se serra douloureusement, comme si l'abandonner lui était tout simplement impossible. Cette pensée parasite, indésirable, ne trouva pas sa place. Alors il continua, ses pas s'alignant mécaniquement sur ceux de la foule, Nanami suspendue à lui comme un fardeau fragile qu'il refusait pourtant de déposer.

Les heures défilèrent ainsi. Des heures interminables, où chaque seconde se dilatait dans le bruit des pas et des souffles mêlés. Des heures fatigantes, éreintantes, où la poussière brûlait les poumons et où les muscles se tétanisaient peu à peu. Le temps n'avait plus de contour. Juste ce flux continu,

cette marche sans fin, ponctuée de gémissements, de bousculades, de chutes que les soldats punissaient à coups de crosses.

Eliott avançait comme en transe, porté par une inertie implacable plus que par sa propre volonté. Nanami pesait contre lui, son souffle chaud venant parfois heurter son bras dans de petites bouffées tremblantes. Son t-shirt, tiré par la pression à son ventre et du bras qu'elle lui plaquait autour de la nuque, lui sciait presque la peau, le frottement lui brûlait le cou jusqu'à la rendre sensible au moindre contact. Penché sur le côté pour la soutenir, il sentait sa colonne se tordre, ses muscles protester un peu plus à chaque pas.

La douleur irradiait partout. Son crâne tambourinait, son poulx cognait dans ses tempes, le sang séché collé à son bandeau tirait sur sa peau à chaque mouvement, arrachant des picotements brutaux. Il suait, respirait fort, chaque inspiration devenant trop courte, trop lourde. L'effort seul aurait été pénible, avec Nanami, il devenait un supplice continu. *“Mais elle souffre plus.”* Il le sentait dans ses tremblements, dans les secousses involontaires de son pied lorsqu'il touchait le sol, poignardé par son mollet blessé. Conor, lui, avait disparu, absorbé quelque part derrière dans la vague mouvante de la foule.

Et malgré tout, Eliott avançait. Toujours.

Puis enfin, quelque chose rompit la monotonie. Une lumière différente se découpa au loin, au-dessus de la foule compacte. Il leva les yeux, ses pupilles dilatées par la fatigue. Et il le vit.

Un panneau immense flottait dans les airs, suspendu par une dizaine de drones militaires qui vrombissaient comme des guêpes métalliques. Les lettres lumineuses, projetées à la hâte sur une toile de fortune, indiquaient le nom d'une gare. « 三鷹駅避難 » : « Mitaka Station Evacuation ».

Eliott resta figé une seconde, son souffle se suspendant. *“Mitaka...”*. La gare était située loin du centre, presque en bordure de Tokyo, à l'ouest de la ville. Un point excentré, éloigné des quartiers effondrés. L'endroit parfait pour organiser un départ massif.

La foule, comme électrisée par ce signe, accéléra soudain.

Les pas se firent plus rapides, les murmures se muèrent en grondements d'impatience. Tous voulaient croire qu'au bout de ce couloir de ruines, il y aurait enfin une issue.

Eliott serra un peu plus Nanami contre lui, ajusta son bras autour de sa taille pour qu'elle ne tombe pas dans la bousculade. Elle gémit, mais ne protesta pas.

La gare, immense silhouette encore intacte malgré les fissures de ses murs, se dessinait derrière le panneau. Les projecteurs militaires illuminaient ses accès, et des files de soldats déjà en place régulaient le flot, armes dressées. L'air vibrait d'une tension nouvelle, celle de la promesse et de la peur mêlées.

Eliott inspira profondément, ses yeux fixés sur ce repère. Ils y étaient presque. *“Enfin.”*

Le flot humain s'écrasa contre les barrages militaires bien avant même d'atteindre l'entrée de la gare. Les hautes vitres de l'édifice se dressaient encore au loin, maculées de poussière et lézardées de fissures, mais nul n'était autorisé à s'en approcher directement. Des lignes de soldats casqués barraient la progression, scindant la foule en segments distincts et hurlant des ordres qui se perdaient dans le vacarme.

En un instant, la marée compacte se fragmenta en dizaines de branches forcées : certains groupes furent redirigés vers l'intérieur par des portails

latéraux, d'autres rabattus vers l'extérieur sur de larges terrains vagues, et d'autres encore poussés sans explication vers les passerelles de sustentation magnétique, où les rails vibraient sous le poids des pas.

Eliott, happé par le flot, se retrouva entraîné vers la gauche, balloté par les coudes et les épaules. Le souffle court, il se retourna une seconde : au loin, Conor s'était redressé de toute sa hauteur, sautant presque pour mieux voir au-dessus des crânes. Leur échange de regard fut bref, tendu, mais suffisant. Conor se força aussitôt un passage en diagonale, bousculant sans scrupule ceux qui lui barraient la route, ajustant sa trajectoire pour rejoindre Eliott et se faire emporter dans le même groupe.

La foule, immense et hétérogène, se dispersait sans se réduire : de chaque côté, les soldats redirigeaient les gens à coups d'ordres secs et de gestes brutaux. On séparait les colonnes, les hommes et les femmes, parfois les familles, repoussant les protestations à coups de crosses. Les cris se mêlaient aux halètements, mais au fond, tout le monde obéissait. La peur de rester en arrière pesait plus lourd que tout.

Eliott leva les yeux et vit, au loin, bien au-delà des barrières improvisées, une vision qui lui serra la poitrine. Des trains partaient à la chaîne. Leur grondement métallique emplissait l'air, ponctué par les sifflements stridents et les vibrations du sol. Dans chaque rame, des silhouettes noires s'agglutinaient aux vitres, pressées les unes contre les autres, entassées à un point inimaginable. Les wagons semblaient vomir des bras et des visages, chaque départ arrachant une marée de corps au quai saturé.

Il comprit alors. Ils n'étaient pas la première horde à déferler sur ce lieu, et sans doute pas la dernière. Le flux humain était trop vaste, trop dense pour être absorbé d'un seul bloc. Les militaires n'avaient d'autre choix que de briser cette masse en fragments, de les parquer par grappes dans chaque recoin praticable, avant de pouvoir les faire monter dans les trains.

Tout cela obéissait à une logique brutale : durant la marche, personne ne s'était arrêté, pas une seule fois. Cela signifiait que la foule derrière continuait d'avancer, ininterrompue, que la pression restait constante. Il fallait donc libérer de l'espace, sans cesse, pour accueillir à la fois ceux déjà parqués près des quais, prêts à être entassés, et ceux qui continuaient d'affluer, interminables, engloutissant chaque mètre carré disponible.

Là-bas, sur le côté, il aperçut des carcasses de fauteuils arrachés, entassés comme des déchets contre un mur. Les banquettes éventrées, le métal tordu et les coussins déchirés jonchaient le sol dans une indifférence sordide. Les wagons avaient été vidés sans soin, leurs entrailles de confort arrachées et jetées comme des organes inutiles, simplement pour maximiser l'espace. Plus question de s'asseoir, pas même de respirer normalement. Les trains n'étaient plus conçus pour transporter des voyageurs, mais pour avaler des corps debout, comprimés à la limite de l'étouffement, dans une démesure implacable.

Le spectacle lui glaça les entrailles.

Il vit les silhouettes qui embarquaient : serrées au point de ne former qu'un seul bloc indistinct. Les visages pâles collés les uns aux autres, les bras compressés contre les torsos, les cris étouffés par la densité des corps. Certains tombaient en montant, piétinés dans l'indifférence. "*Putain... Si on tombe... on est mort...*". Les portes se refermaient de force, claquant sur des

mains, des pieds qu'on arrachait à la hâte. Puis le train s'ébranlait, tremblant de toute sa carcasse sous le poids inhumain qu'il transportait.

Nanami, agrippée à lui, leva la tête, ses yeux voilés d'effroi. Mais ce n'était pas sa peur à elle qu'Eliott ressentait, c'était la sienne, celle qui le rongait depuis toujours et qu'il croyait tenir à distance. À peine ses yeux s'étaient posés sur les carcasses de wagons transformés en cercueils de métal, qu'il s'était mis à trembler malgré lui. Ses muscles se contractaient, son torse se soulevait plus vite, chaque respiration devenait courte, hachée, audible.

L'idée même de monter dans ces trains lui nouait la gorge, le glaçait d'un frisson de terreur. Déjà en temps normal il redoutait les transports en commun, mais il avait appris à masquer ce malaise, à contenir la panique. Là, il n'y arrivait plus.

Nanami le sentit, le vit, l'entendit.

Son front se releva vers lui, et sa main glissa maladroitement sur son ventre, caressant fébrilement le tissu de son t-shirt comme pour le retenir à la surface.

Eliott sursauta au contact. Il baissa brusquement la tête, la bouche entrouverte, le regard écarquillé, puis ses yeux croisèrent ceux de Nanami, essoufflés, dilatés par la panique, et il comprit qu'elle avait vu ce qu'il tentait désespérément de dissimuler. Ses sourcils se froncèrent, crispés de honte et de colère. Puis elle parla, dans son français marqué de son accent.

— *Moi aussi j'ai peur... mais ça va aller.*

Ces mots le blessèrent plus que la foule autour de lui. Elle venait de nommer sa faiblesse. Elle l'avait exposé. Et ça, il ne le supportait pas. C'était une image qu'il ne voulait pas donner, une faille qu'il croyait invisible.

Il répondit sèchement, trop fort, comme pour couper net la scène.

— *J'ai pas peur, raconte pas n'importe quoi, putain !*

Puis, dans un mouvement brusque, il l'emmena en avant, tirant sur sa hanche, reprenant le pas de la marée humaine qui pressait toujours plus fort vers les quais.

Conor, derrière eux, avait observé le tumulte. Son regard brillait d'une lueur différente : moins d'horreur, plus de défiance, comme s'il cherchait déjà comment jouer de cette situation.

Eliott, lui, avançait, observant les wagons qui disparaissaient au loin, happés dans la nuit. Chaque départ ressemblait moins à une évacuation qu'à une déportation silencieuse. Pas d'ordre apparent, pas de liste. Juste une foule entassée dans l'urgence, réduite à un amas de chair anonyme.

Puis, d'un coup, après quelques minutes de progression forcée, tout se stoppa. Le flot se brisa net, les premiers rangs ralentirent et les corps derrière, incapables de s'arrêter à temps, vinrent se heurter les uns aux autres dans un fracas de cris étouffés.

La marche s'arrêta, bloquée comme un fleuve gelé. Le temps s'épaissit autour d'eux, saturé de souffles courts et d'épaules collées. On attendait, sans explication, sans promesse claire. La gare, encore inaccessible, vomissait toujours plus de monde par ses entrées latérales, et la cour extérieure débordait. Les soldats, silhouettes implacables, repoussaient, réorganisaient, formant et reformant des lignes de force qui divisaient encore la foule, mais là où étaient Eliott et Nanami, personne n'avancait vraiment.

Il chercha Conor du regard, scrutant les silhouettes compressées autour de lui, mais ne le trouva pas immédiatement. La foule était devenue une masse

indistincte, des visages collés les uns aux autres, tous déformés par la fatigue, la peur, la sueur. Conor avait disparu quelque part derrière, avalé par le flot.

Un agacement sourd traversa Eliott, mais il n'eut pas le temps de s'y attarder. Nanami tirait de plus en plus fort sur son t-shirt, ses doigts crispés comme pour s'y agripper à la vie.

Il baissa les yeux vers elle. Son visage s'affaissait, son front luisant, ses traits déformés par l'épuisement. *"Je l'ai poussé trop fort quand elle m'a saoulé ?"*

Alors, d'un geste brusque mais maîtrisé, il glissa sa main sous son visage et lui saisit le menton entre ses doigts. Sa prise, ferme mais contenue, imposa une direction, l'obligeant à relever lentement la tête vers lui. Elle suivit le mouvement avec difficulté, et ses yeux finirent par se planter dans ceux d'Eliott. Ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Nanami était essoufflée, *"beaucoup trop."* Sa bouche entrouverte happait l'air par hoquets, ses paupières tremblantes se refermaient presque, et de grosses perles de sueur glissaient de ses tempes pour dévaler le long de son cou, se mêlant aux larmes qu'elle s'efforçait vainement de dissimuler. Elle n'en pouvait plus. Sa jambe blessée, son corps frêle, tout sonnait comme un cri silencieux de détresse.

Eliott resserra sa prise sans même en avoir conscience, ses doigts crispés sur sa taille, son pouce appuyant un peu trop fort contre la peau de son menton, tandis que ses sourcils se fronçaient. Puis il l'attira davantage contre lui, avec une force contenue mais irrésistible, la faisant pivoter pour mieux la soutenir.

Sa main quitta son menton pour venir se caler contre son cou, chaude et tremblante, tandis que l'autre glissait de sa taille au creux de son dos, l'empêchant de s'effondrer dans la cohue.

Sa voix, quand elle jaillit, fut ferme, mais étonnamment douce.

— *Je vais rien te faire, mais tu peines à rester debout. Monte sur mon dos et repose-toi. Laisse ton poids tomber, si c'est trop dur... tu veux bien ?*

Il avait retrouvé ce ton aimable qu'il sortait d'ordinaire comme un masque, comme une arme sociale. Mais là, quelque chose le troubla. Ce n'était pas feint. Les mots avaient franchi ses lèvres avec une sincérité qu'il ne contrôlait pas. Et ce constat l'agaça aussitôt, comme une faiblesse inacceptable.

Nanami hocha faiblement la tête, incapable de répondre. Elle n'avait plus la force. Ses lèvres tremblaient, ses yeux à demi clos luisaient d'un éclat humide. Elle se laissa aller, docile, vaincue par l'épuisement.

Eliott soupira, baissa le regard vers la foule compressée autour de lui. S'accroupi là, coincé entre des épaules, des dos, des visages serrés, cela relevait presque de l'impossible. Mais il s'y contraignit. Avec une lenteur mesurée, il se pencha, plia les genoux, sa stature massive forçant quelques silhouettes à se reculer sous la pression. Nanami, chancelante, posa ses mains sur ses épaules et se hissa tant bien que mal. Son souffle haletant brûlait son oreille, ses doigts tremblants glissaient sur son cou. Puis, dans un râle de douleur étranglé, elle bascula et se laissa tomber contre son dos.

Eliott glissa ses mains fermement sous ses cuisses pour la maintenir. Sa chaleur le saisit aussitôt. Son corps entier, trempé de sueur, se pressait contre lui, sa chemise longue de travail, collée à sa peau, ne masquait presque rien, sa culotte, à peine dissimulée, laissait ses cuisses nues contre ses paumes. Le contact brut, inattendu, l'ébranla d'une gêne sourde, un trouble qu'il refusa d'admettre, mais qui le traversa malgré lui.

Conor, *“ce connard”*, l’avait laissée ainsi, exposée dans cet état, et c’était lui qui, maintenant, en subissait le choc. Sa jambe pendait mollement, et son gémissement, quand il se redressa de toute sa hauteur, se planta dans son crâne comme un poignard.

Il inspira fort, ses muscles tirant, ses poumons cherchant de l’air dans cette atmosphère saturée. La douleur de Nanami avait éclaté en un râle qui s’était perdu dans le vacarme de la foule, mais il l’avait entendu, senti vibrer dans sa nuque.

Elle s’accrocha aussitôt à son cou, ses bras faibles se nouant maladroitement autour de lui. Son visage glissa contre son épaule, son souffle chaud caressant sa peau. Eliott ferma un instant les yeux, crispé. Cette proximité le gênait, le dérangeait profondément, et pourtant il ne la repoussa pas.

À chaque minute qui passait, leurs corps figés semblaient peser davantage, voûtant son dos sous cette charge croissante, mais il ne céda rien. *“Encore cette odeur... bon sang, d’où je la connais ? Pourquoi elle sent bon alors qu’elle pue la transpi et le sang ?”*.

Puis le cortège se remit en mouvement, traînant une cadence lente, dérisoire, oppressante, usante jusqu’à l’épuisement.

Il sentit ses ongles s’enfoncer dans sa peau, griffant sa clavicule à chaque secousse, et sa respiration sifflante vibrait contre son oreille comme un souffle de détresse qui se mêlait au tumulte.

Soudain, tout bascula.

La marée humaine jusque-là compacte, disciplinée par l’encadrement militaire, céda dans une panique brutale. Le mouvement jaillit de l’arrière, incontrôlable, une vague de corps désordonnés qui se précipita, bousculant tout sur son passage.

Eliott n’eut pas le temps de comprendre.

Il tourna la tête dans un réflexe, n’aperçut qu’une fraction de seconde la terreur qui déformait les visages autour de lui, puis son équilibre céda d’un coup. La foule le ballotait de gauche à droite, son pied accrocha une aspérité au sol, et il bascula vers l’avant. Il voulut se rattraper, tendre une main, mais Nanami, agrippée à son dos, bascula avec lui, son poids accentuant encore la chute et l’entraînant plus violemment vers le sol.

Eliott fut projeté à plat, pris entre l’instinct de retenir Nanami et celui de poser les mains au sol : il ne fit ni l’un ni l’autre. Trop tard pour amortir son torse, trop tard pour protéger sa tête. Et il comprit, dans ce vide soudain contre son dos, qu’il n’avait pas réussi à retenir Nanami non plus. Il heurta l’asphalte dans un choc brutal qui lui coupa le souffle net, un craquement sourd résonnant dans ses côtes.

La déflagration de la douleur remonta d’un bloc jusqu’à sa gorge, lui arrachant un grognement rauque. Il n’eut pas même une seconde pour comprendre ce qui arrivait, déjà, les pieds de la foule s’abattaient sur lui. Ses jambes d’abord, puis ses mains, puis son dos, écrasés sans ménagement.

Chaque impact lui arrachait un autre son rauque, un cri étranglé, un hurlement de douleur qu’il ne reconnaissait même plus comme venant de lui.

Il tenta de replier son corps, d’offrir le moins de surface possible, mais sa nuque elle-même peinait à bouger, prise dans la masse.

Et soudain, un cri plus aigu éclata juste à côté de lui.

“Nanami !”.

Il tourna la tête d'un geste sec, ses joues râpées par le bitume, et la vit au sol, rejetée sur le côté par la poussée de la foule. Ses traits crispés se contractaient sous la douleur des pieds qui la frappaient, ses yeux mi-clos cherchaient un point d'ancrage, et sa main s'était agrippée à son mollet, là où le tissu était déjà saturé de sang et de poussière. Son souffle sifflant se brisait en gémissements étouffés, chaque vibration résonnant dans la cohue environnante comme un écho à sa propre souffrance.

Eliott serra les mâchoires, sa douleur éclipsée par la vision de son corps frêle écrasé contre le sol souillé, la main crispée sur sa blessure comme si elle voulait la contenir par la seule force de ses doigts.

Autour d'eux, les silhouettes continuaient de fuir, piétinant sans voir, sans s'arrêter, des bottes et des talons tapants leurs visages, leurs corps, prêts à les réduire en carcasses anonymes.

La panique était totale.

Ses côtes lui brûlaient, mais ce fut les cris de Nanami qui restèrent gravés dans son oreille, une déchirure aiguë qu'il ne put ignorer. Ses muscles, malgré la douleur, se contractèrent de nouveau.

Il devait la relever, la protéger, ou ils seraient broyés là, étendus au milieu du torrent humain.

Le souffle coupé, son dos protestant, il tendit le bras vers elle mais il sentit aussitôt la foule l'écraser. Des pieds frappaient son dos, ses flancs, ses jambes, son bras tendu. Chaque pas était une douleur, un impact brutal qui lui arrachait des hurlements étouffés. La masse ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, seulement l'instinct animal de fuir. Ils allaient être piétinés, broyés comme un chiffon.

Dans un réflexe douloureux, il l'attrapa, ses doigts se refermant sur le bras de Nanami, et la tira d'un geste convulsif contre lui. Son corps se projeta au-dessus du sien, bouclier improvisé, absorbant les chocs, couvrant son visage de ses bras, serrant la tête de Nanami contre sa poitrine pour la protéger des semelles qui s'abattaient en pluie.

Puis le vacarme se déchira d'un claquement métallique. Un coup de feu. Un seul d'abord, sec, violent, qui résonna à travers la cohue. Eliott sursauta, ses muscles tendus, et aussitôt, dans son champ de vision réduit au bitume noirci de poussière, une silhouette s'effondra à deux mètres. Un homme, la quarantaine, bascula lourdement, ses yeux figés dans le vide. Sa tête heurta le sol dans un bruit humide, et de son crâne éclaté jaillit une coulée épaisse qui s'étala dans les fissures de l'asphalte. Sa cervelle éclaboussée formait un contraste obscène avec la poussière grise, et l'odeur métallique du sang se mêla à l'air saturé.

Nanami hurla à s'en briser la voix en voyant la scène, un hurlement d'horreur pure, sans retenue, qui vibra contre le torse d'Eliott.

Il resserra son étreinte, plaquant son bras contre sa nuque pour enfouir son visage dans son propre corps, comme pour l'arracher à cette vision. Lui-même ne put détacher ses yeux du cadavre. Le trou noir béant au centre du front, le filet rouge qui s'élargissait en rigoles sous la lumière artificielle, tout s'imprimait dans sa mémoire comme une marque au fer.

La panique redoubla autour d'eux. Les cris se firent multiples, sauvages, une cacophonie d'agonie et de peur. La foule, déjà désordonnée, se disloqua complètement. Les pas frappaient plus vite, plus fort, dans toutes les

directions, et lui, au sol, se faisait marteler, chaque impact sur son dos lui arrachant des grimaces.

La douleur s'étendait le long de son échine, une brûlure sourde qui irradiait jusque dans sa nuque. Il sentit une semelle lui frapper l'omoplate, une autre heurter son flanc avec un craquement qui lui coupa le souffle. Son crâne lui paraissait prêt à éclater sous les coups qui pleuvaient.

Alors, dans une tentative désespérée, il tenta de se relever, poussant sur ses bras pliés, ses genoux écorchés : une première fois, puis une deuxième, une quatrième, mais rien n'y faisait. À chaque centimètre arraché au sol, un corps s'abattait sur lui et l'écrasait de nouveau contre l'asphalte. Il sentait son propre poids peser sur celui de Nanami, presque en train de l'écraser à son tour, et sa tête encaissait des coups incessants venus de toutes parts.

Alors, réduit à ce qu'il lui restait de manœuvre possible, il fit le seul choix qui lui restait, il tourna le visage, collant son front contre le bitume glacé, ses paumes encerclant le haut de son crâne, son menton touchant les cheveux de Nanami. La poussière lui râpa la peau, mais il s'en moquait : il voulait protéger sa tête, éviter que ses tempes ne soient réduites en bouillie sous les talons. Son odeur se mêla à celle du goudron brûlé et du sang qui s'étalait tout près.

Ses bras, tremblants mais obstinés, gardaient Nanami plaquée sous lui. Chaque fois qu'il entendait son souffle brisé, chaque fois que ses doigts s'agrippaient à son t-shirt comme une noyée, il resserrait sa prise, ignorant le reste. Il ne voyait plus que ça : son corps à elle sous son torse, ses cheveux collés contre son menton bougeant au rythme de sa respiration saccadé, ses ongles à elle enfoncés dans sa clavicule.

Autour, le chaos rugissait, mais il tenait bon.

Les cris se transformèrent en hurlements hystériques. Les pas se faisaient plus désordonnés, plus sauvages encore, et Eliott comprit qu'ils risquaient de ne jamais se relever si la foule continuait ainsi. *"Putain ! On va crever !"*

Sa gorge brûlait sous la poussière, ses poumons écrasés par le poids des corps peinaient à saisir la moindre bouffée d'air, et le sang qui coulait de son crâne se mêlait à ses larmes, brouillant sa vision jusqu'à la faire vaciller. La panique s'insinuait en lui, brutale, acide, prête à le faire céder. Mais il serra les dents, plaqua plus fort son front contre l'asphalte, et attendit la brèche, l'instant où le flot reculerait assez pour leur laisser une chance.

Le second coup de feu éclata dans la nuit comme une déchirure de tonnerre, puis un troisième, et enfin une salve confuse, chaotique, qui s'emmêlait aux hurlements. Le vacarme se fit assourdissant, une clameur saturée de terreur brute.

Autour d'eux, plus rien n'obéissait à une logique : des silhouettes hurlantes se percutaient, des bras battaient l'air, chacun fuyait sans but, seulement mû par l'instinct de survivre.

Eliott, lui, restait cloué au sol, broyé par la marée, incapable d'imposer son existence. Chaque semelle qui frappait son dos, chaque genou qui le heurtait, lui arrachait une grimace convulsive. Il crut sentir ses côtes craquer sous la pression, une douleur aiguë irradiant brusquement de son flanc gauche, l'étouffant à moitié. Son visage se crispa, les dents serrées, ses muscles tremblants.

Sous lui, Nanami haletait, coincée, étouffée par son propre poids et celui de la foule qui les écrasait tous deux. Elle ne criait plus, incapable de trouver l'air,

mais ses mains s'agitaient par réflexe, cherchant à s'accrocher à son torse, à s'enfouir encore plus profondément dans la protection qu'il lui offrait.

Eliott sentit soudain sa douleur à elle se répercuter dans son corps : sa cheville venait d'être prise sous un talon lancé à toute vitesse, écrasée avec la violence d'un coup de masse. Son cri étranglé vibra contre sa poitrine, et un râle de souffrance lui échappa malgré elle. Ce son le transperça.

Il replia instinctivement ses jambes, emmenant celles de Nanami avec lui, essayant de se faire plus compact, d'offrir moins de prise aux corps déchaînés qui les piétinaient. Ses genoux se ramenèrent contre lui, se courbant pour englober Nanami, la couvrir davantage. Mais l'effort fut vain : les impacts continuaient de pleuvoir, implacables, comme si son corps n'était qu'un obstacle de plus à écraser.

Ses mollets heurtés saignaient, ses cuisses brûlaient sous les coups, il sentit un filet chaud descendre le long de son tibia. Son sang, qu'il distinguait à peine de la sueur et de la poussière, maculait déjà le sol fissuré. Des griffures, des plaies ouvertes s'additionnaient, chaque seconde ajoutant une blessure, comme si la foule se transformait en meute dévorante.

Sa respiration se fit hachée, désordonnée, chaque inspiration tranchée par la douleur de ses côtes meurtries. Le goût métallique du sang monta dans sa bouche, il ne savait plus s'il provenait de ses lèvres fendues ou de ses poumons trop écrasés. L'air manquait. Ses yeux se révoltaient presque sous l'effort, mais il refusa de céder.

Il fallait se relever. Fuir, à son tour. S'arracher à ce chaos. Nanami, plaquée contre lui, tremblait, chaque spasme résonnant jusque dans ses os. Ils ne pouvaient pas rester là. Alors, dans un nouveau mouvement, il tenta de redresser ses bras, de repousser le sol pour se hisser. Ses muscles hurlèrent, son dos protesta, mais il força, agrippant le bitume rugueux de ses doigts crispés. Nanami glissa légèrement contre lui, son souffle court accroché à sa gorge. Il essaya de se relever, d'imposer sa masse contre la vague humaine.

Mais la foule ne les voyait pas. Elle n'avait pas d'yeux, pas d'oreilles, seulement des pieds et des coudes. Chaque fois qu'il gagnait quelques centimètres, une nouvelle poussée le rabattait. Des talons le frappaient de plein fouet, des jambes trébuchaient sur ses flancs, et la masse retombait sur lui comme une avalanche sans fin. Il n'était plus qu'un caillou dans le torrent, piétiné, roulé, nié.

Une botte heurta sa tempe, sa vision se brouilla de plus belle dans un vertige brutal. Il mordit sa lèvre jusqu'au sang pour ne pas crier, le goût de sang emplissant sa bouche, mais un râle lui échappa malgré lui. Il tenta de protéger de nouveau sa tête entre ses mains, mais il sentit soudain une caresse, fragile, tremblante, effleurer sa joue.

En rouvrant les yeux, il aperçut Nanami, les larmes dévalant en un flot continu, son regard fixé sur lui avec une intensité presque douloureuse. Ses doigts, encore tremblants de peur, tentaient d'essuyer le sang qui glissait de sa plaie, et ce même sang, le sien, s'égrenait en gouttelettes qui venaient tacher le visage de Nanami, ses larmes à elle s'y mêlaient, chaudes, sincères, traçant des sillons sur ses joues pâles.

Ce fut comme un choc. Il sentit son cœur se contracter, la honte lui remonter à la gorge, les larmes lui brûler les yeux plus fort. Elle, si faible, essayait de le reconforter. Elle, qu'il avait voulu protéger, se battait maintenant pour lui,

malgré la douleur, malgré la peur. Une vague de culpabilité l'envahit, violente, presque insupportable.

Il fronça les sourcils, un cri de rage lui échappa, guttural, arraché du ventre. Puis il enfouit son visage dans ses bras, collant son front au sol, sa joue contre la tempe mouillée de Nanami. Sa main chercha la sienne, repoussa doucement sa caresse, puis la fit glisser de sa joue à sa poitrine, y appuya sa paume, comme pour lui dire sans mot de s'arrêter. Nanami agrippa aussitôt le tissu de son t-shirt, ses doigts s'entremêlant aux siens avant de s'y crispier, tremblants, accrochés à lui comme à une dernière certitude. Un cri lui échappa à son tour, déchiré, pur, suivi d'un sanglot étouffé.

Eliott n'entendit plus rien d'autre. Ni les ordres, ni les bruits autour d'eux. Il n'y avait plus que ce son, celui de Nanami, de sa voix brisée, de sa respiration saccadée contre la peau de son cou, de ses pleurs mêlés à son sang à lui. Le monde rétrécissait autour d'eux, saturé de cris stridents, d'odeurs de sueur, de sang, de poussière. Nanami gémit, ses doigts s'enfonçant encore plus dans son t-shirt comme si elle cherchait à s'agripper à la vie elle-même. Et lui, dans ce chaos écrasant, n'avait plus qu'une pensée brute, douloureuse, obsédante : s'arracher d'ici, ou mourir étouffé avec elle.

Puis il le sentit.

Un choc brutal dans son dos, une poigne ferme qui agrippa son haut avec une violence telle qu'il crut que le tissu allait se déchirer. On le tira d'un coup sec, l'arrachant à la pression du sol et aux bottes qui le piétinaient. L'air revint dans ses poumons en une bouffée douloureuse, et il profita de l'élan pour se hisser, ses jambes tremblantes raclant l'asphalte.

Ses doigts, par réflexe, glissèrent dans le dos de Nanami. Il accrocha son vêtement, la tira contre lui, la souleva à moitié dans un geste désordonné mais vital. Son corps se plaqua contre son torse, sa joue écrasée contre lui, et un cri étouffé lui échappa, grave, fragile. Il resserra encore sa prise, ignorant sa douleur comme si la protéger était devenu l'unique mouvement possible.

Ils étaient debout.

Vacillants, chancelants, mais hors du sol. Eliott tourna la tête, ses yeux se brouillant sous la sueur, le sang, les larmes et la poussière, et vit Conor. Figé. Droit. Sa silhouette imposante découpée dans le chaos, un couteau dégoulinant de rouge dans sa main. Son visage en était maculé, strié de traces d'hémoglobines séchées et fraîches, ses vêtements éclaboussés, souillés jusqu'au col.

L'odeur métallique du sang satura l'air, se mêlant à celle de la poussière brûlante. Eliott, essoufflé, respirait comme un bœuf, chaque bouffée d'air lui arrachait la gorge. Mais il ne parvenait pas à détacher ses yeux de cette image : son ami, son frère d'ombre, couvert de sang comme une bête échappée de l'abattoir. Tout se figea une seconde, le temps d'une image impossible à effacer. Conor, ensanglanté, debout au milieu du chaos, un rictus dur collé aux lèvres.

Puis le temps reprit sa course.

Une femme surgit de la cohue, visage déformé par la panique, les bras tendus comme si elle allait s'écraser contre eux. Avant qu'Eliott n'ait eu le temps de réagir, Conor s'interposa d'un pas vif, et le couteau s'enfonça dans son ventre. Le geste fut net, froid, mécanique. La femme s'écroula, les yeux écarquillés d'incompréhension, ses mains pressées contre la plaie d'où jaillissait un flot

sombre. Ses gémissements furent avalés par la foule, ses jambes se replièrent dans un spasme grotesque, puis plus rien.

Eliott sentit Nanami trembler contre lui, son visage enfoui dans son torse comme si elle avait voulu se soustraire à cette vision. Ses jambes touchaient à peine le sol, son poids reposait presque entièrement dans la poigne implacable d'Eliott, qui la soulevait d'un bras puissant, sans même s'en rendre compte. Ses gestes n'étaient plus réfléchis, plus mesurés, seulement automatiques, commandés par la survie brute.

Conor se retourna vers lui, son regard accrocha Nanami d'un éclair bref, froid, presque calculateur, avant de planter ses yeux brûlants dans ceux d'Eliott. Sa main libre attrapa son col, tirant son visage contre le sien, leurs souffles lourds se mélangeant. Sa voix éclata, rauque, saturée d'une colère sauvage.

— *Faut bouger, p'tain ! COURS ELIOTT !*

Il tira violemment le col, l'entraînant dans une direction qu'il ne distingua même pas. Ses jambes réagirent avant son esprit, il courut, machinalement, le souffle court, les yeux fixés sur le dos ensanglanté de son ami.

Dans ses bras, Nanami trébucha, son corps vacillant menaçait de s'écraser à nouveau au sol. Il la rattrapa d'un réflexe brusque, glissant un bras dans son dos et l'autre sous ses genoux, la soulevant comme une poupée fragile. Ses mains serrèrent fort, trop fort peut-être, mais il n'avait pas le choix. Nanami, surprise, s'agrippa à son cou, ses doigts tremblants s'y accrochant avec désespoir. Son visage se blottit contre lui, enfoui dans le creux de sa nuque, sa respiration brûlante et sifflante se mêlant à la sienne.

Et ils coururent.

Autour d'eux, le monde basculait dans une anarchie totale. Les coups de feu crépitaient, dispersés, parfois proches au point de vriller dans leurs tympans. Les hurlements jaillissaient de toutes parts, des pleurs, des cris d'agonie, des appels brisés. La masse fuyait dans tous les sens, se heurtant, s'écroulant, piétinant les corps déjà au sol. Eliott courait, ses muscles tendus comme des câbles, mais son regard restait fixé sur Conor. Son dos large fendait la foule, frappant sans distinction. Ses bras projetaient les silhouettes hors de leur chemin, ses épaules cognaient, ses mains frappaient et parfois le couteau luisait, s'enfonçant dans une chair qu'il rejetait aussitôt.

Eliott ne savait pas ce qu'il ressentait. La colère contre ce monstre improvisé qui ouvrait la voie dans un torrent de sang ? Le choc de voir son ami, son frère, se transformer en boucher ? La panique de mourir étouffé dans cette cohue ? La peur brute de ce chaos qui les happait tous ? Le dégoût viscéral de Conor, son sourire taché de sang ? Ou le soulagement infâme d'être encore debout grâce à lui ? Tout s'entrechoquait, indistinct, une marée d'émotions brouillées qui lui tordait la poitrine sans qu'il parvienne à démêler le moindre fil.

Ils coururent ainsi, bousculés par le flot humain, évitant de justesse les silhouettes qui s'effondraient, enjambant parfois des corps déjà sans vie ou piétinant d'autre malheureux qui étaient tombés, sans un ami pour les relever.

Puis, enfin, la masse se relâcha. Devant eux, un grillage métallique, arraché et écrasé contre le sol, ouvrait une brèche. Au-delà, la foule se clairsemait, moins compacte, les pas devenaient plus libres. Conor passa le premier, enjambant les barres tordues, et Eliott suivit, Nanami serrée contre lui, son

souffle chaud collé à sa peau. Le métal grinça sous ses semelles, puis leurs pas s'élancèrent dans la ruine béante de la ville.

Ils s'enfoncèrent dans les rues éventrées, bordées d'immeubles disloqués dont les façades pendaient comme des cicatrices ouvertes. Des panaches de poussière flottaient encore, parcourus par des flammes éparses qui rongeaient les débris.

Eliott ne comprit pas comment ils étaient arrivés là. Son esprit, saturé, avait cessé d'enregistrer le chemin. Il ne se souvenait déjà plus des tournants, des obstacles franchis, ni même du moment précis où le bruit de la foule avait cessé de les talonner. Tout s'était brouillé dans une succession de chocs et de courses, avalé par l'instinct.

Et soudain, leurs pas s'arrêtèrent, brisés par l'épuisement. Leurs corps vacillèrent, haletants, les poumons en feu, les muscles prêts à rompre. Ils avaient trouvé un abri fragile : l'entrée d'un vieux temple, son jardin envahi de gravats et de poussière, ses lanternes brisées couchées dans les herbes folles. Le portail vermoulu s'ouvrait sur un espace figé, comme suspendu hors du temps, à moitié englouti par l'effondrement mais encore debout.

Eliott s'écroula presque sur place, les jambes tremblantes, Nanami toujours serrée contre lui, son visage collé dans son cou.

Conor, les bras ballants, le couteau ruisselant de sang encore à la main, haletait à côté, son torse se soulevant en spasmes furieux.

Tous trois étaient au bord de l'évanouissement, figés dans ce jardin profané qui devenait, l'espace d'un souffle, leur unique refuge.

Fin de l'extrait

Roman disponible intégralement sur le site
Raven Nox Edition

<https://www.raven-nox-edition.fr/>